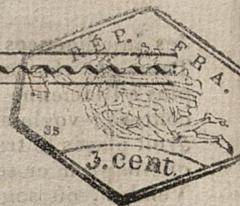


L' ANGE GABRIEL,

JOURNAL POLITIQUE, HISTORIQUE, LITTÉRAIRE, etc.

PRIMIDI, le 21 Nivôse, An VIII.

Tria sunt omnia, et ipsum ter in omnem partem se diffundit.
ARISTOT. l. 1. de Cælo.



Capitulation proposée à la Porte par le général Kléber. — Ordres arrivés à Portsmouth d'armer sept frégates, pour transporter des troupes. — Proclamation du général Championnet à l'armée d'Italie, sur la nouvelle constitution. — Grands préparatifs de guerre en Prusse. — Suppression de la place de commissaire du gouvernement près le bureau central. — Korsakow remplacé par M. Vioménil. — Continuation du conclave pour la nomination du pape. — Situation de l'intérieur. — Nouvelles diverses — Variétés.

Ce Journal qui paroît tous les jours, est du prix modique de 11 francs pour trois mois; de 21 francs pour six mois; et de 40 francs pour un an franc de port. On sera libre de ne souscrire que pour un mois, en payant 4 fr. On envoie les lettres et l'argent, affranchis, à l'adresse du directeur de l'Ange Gabriel, rue du Cimetière-St. André-des-Arcs, n°. 9, à Paris.

TURQUIE.

Constantinople, 9 frimaire. Il se confirme que le général Kleber a cherché à négocier une capitulation, en conséquence de laquelle l'armée française auroit évacué l'Égypte. Il paroît que cette démarche a eu lieu d'après les instructions que le général Bonaparte lui avoit laissées en quittant ce pays. On ignore encore comment le grand-visir a accueilli ces propositions; mais il y a toute apparence qu'il les a rejetées, puisque les dernières lettres de la Syrie assurent que ce généralissime faisoit les plus grands préparatifs pour attaquer l'Égypte sur tous les points.

PRUSSE.

Berlin, 5 nivôse. Notre souverain porte dans ce moment tous ses soins à l'état militaire; aucune partie du service n'est oubliée, et jamais, à la veille de la guerre la plus déclarée, on ne fit d'aussi grands préparatifs. Sans la fermeté qu'on lui connoît et son desir bien manifesté de conserver la paix, on ne pourroit qu'être alarmé de ces dispositions, qui n'ont certainement pour but que de maintenir sa neutralité en le mettant au-dessus de tous les genres de séduction. On remarque, depuis le départ de l'aide-de-camp de Bonaparte, encore plus d'activité dans les travaux. Quelques promotions ont été faites, principalement dans la cavalerie et dans l'artillerie légère.

ALLEMAGNE.

Hambourg, 31 décembre. Comme il n'y a pas de ville en Europe où il y ait autant de français réfugiés que dans la nôtre, il n'y en a pas non plus où la constitution qui vient d'éclorre en France, fut attendue avec autant d'impatience. Elle a réduit au désespoir 5 mille malheureux qui comptoient

sur la générosité des consuls, et à qui l'article 7 de cette constitution enlève jusqu'à la ressource de l'espérance.

Le public d'Allemagne qui ne partage la haine d'aucun parti, et qui s'intéresse véritablement à la gloire du jeune héros d'Italie, sembloit attendre qu'il fit cesser ces proscriptions en masse, qui ont déshonoré les gouvernans français, et dont les victimes éparses fatiguent depuis si longtemps la sensibilité des peuples de l'Europe. Il eût été noble et politique à celui qui est destiné à faire pardonner les horreurs des révolutions, à en faire cesser les injustices et à ramener enfin dans le sein de leur patrie une foule d'individus à qui la haine des étrangers et la perfidie des cours l'ont encore rendue plus chère. On espère que cet article de la constitution, évidemment surpris à la loyauté du consul français et à la sagesse de ceux qui l'ont rédigée, subira des changemens ou des modifications.

ANGLETERRE.

Portsmouth, 6 nivôse. Des ordres viennent d'arriver ici d'armer cinq frégates de 32 canons et deux de 56, pour transporter des troupes. Nous apprenons que de pareils ordres ont été envoyés à Chatam et à Plymouth. Ces bâtimens doivent être prêts pour la fin de pluviôse. Une autre expédition paroît donc décidée, et d'après la nature des préparatifs, ce sera le plus fort armement qui se soit jamais fait dans les ports d'Angleterre.

REPUBLIQUE FRANÇAISE.

Situation de l'intérieur.

La reprise des hostilités qui devoit avoir lieu le 15, entre les troupes républicaines et les royalistes, est différée jusqu'au 25. Il est certain que ceux-ci ont profité de l'armistice pour se fortifier, s'organiser, former des magasins de bled et de fourrages, faire un recensement et des listes de tous les habitans de 16 à 50 ans, ainsi que des chevaux, dans toute la Vendée. Ils occupent les Aubiers et Chambrignes, Noirlieu, la Fougèreuse, Somloire, le Pin. Leurs chefs en cette partie sont le marquis de la Bouchetière, les chevaliers de Vezin, de la Roche, un comte de Beauveau, un Isambert, ex-commissaire du directoire, etc. On croyoit qu'ils devoient attaquer incessamment le département de la Haute-Vienne, où ils ont

(2)
des intelligences à Poitiers et à Loudun. On débitoit à Tours, le 16, que Scepeaux et d'Autichamp, qui tenoient plus à l'ancienne chouannerie qu'au nouveau parti des mécontents, vouloient rentrer dans l'état d'amnistie où les avoit placés le traité de la Mabilais, et qu'on étoit convenu que le premier se retireroit à Orléans et le second dans la Vendée, où son parti mettroit bas les armes. Quoique ce bruit public ne fut confirmé par rien d'authentique, cependant on en conçoit la vraisemblance par la différence qu'il y a, et que nous avons fait remarquer plus d'une fois entre les chouans et les mécontents. On racontoit même à Nantes, le 14, que d'Autichamp s'étant présenté au milieu d'un rassemblement de chouans, et ceux-ci ayant aussitôt crié *vive le roi*, d'Autichamp leur avoit répliqué : *Non, mes amis, vous n'en aurez pas ; vive la paix et l'union !* On ajoute qu'un frère de ce d'Autichamp, nouvellement arrivé d'Angleterre avec des intentions particulières, souffle la discorde entre les chouans et les mécontents. On ne dit pas que ces derniers veuillent imiter les premiers, car les mêmes nouvelles ajoutent que Bourmont, Frottée et Georges s'obstinent à demander le gouvernement monarchique, ou à continuer la guerre. L'ex-représentant Macurtin, proscrit en fructidor, et qui se trouve dans leur conseil, insiste particulièrement pour le dernier de ces partis à défaut de l'autre. La nouvelle proclamation de Bonaparte à l'armée de l'Ouest, en date du 15, leur manifeste assez clairement des intentions contre lesquelles ils auront bien de la peine à lutter. Il nous est revenu par voie assez sûre que de suite le premier consul a expédié des ordres pour faire marcher 45 mille hommes contre les insurgés royalistes de l'Ouest. Il regarde cette guerre plus importante à terminer que celle de la coalition ; et pendant que Moreau fera diversion du côté de l'Allemagne, la guerre se poussera vivement contre les royalistes de l'intérieur. Nous pouvons ajouter à ce que nous avons dit de l'entrevue de Bonaparte avec de leurs chefs, quelques détails propres à mettre ses résolutions dans tout leur jour. Ces chefs étoient au nombre de quatre ; il ne voulut en admettre que deux à l'entretien particulier qu'ils demandoient. Deux entrèrent ; le premier consul les reçut avec dignité. La réception qu'il leur fit ne fut accompagnée que des égards et de la froide politesse que comportoit la circonstance. Bonaparte, après avoir rendu justice à leur valeur, leur dit encore une fois qu'ils ne se battoient que pour des hommes sans courage, et que l'Angleterre ne les seconderoit pas comme ils l'espéroient. Cette opinion ne leur permit plus de faire aucune proposition. La conversation continua cependant encore, mais sur d'autres objets ; et ils se retirèrent ainsi que nous le dimes avant-hier. C'est sans doute d'après cette infructueuse conférence que la proclamation à l'armée de l'Ouest a été faite et publiée.

Si pour la motiver il ne falloit que la continuation des vexations exercées par les royalistes, on ne manqueroit pas de nouveaux faits. Dans le département de la Manche, ils se sont opposés à la publication et à l'affiche de la nouvelle constitution, ainsi qu'à tous autres actes administratifs (à Pontorson et à Duce). Ils ont deux compagnies nombreuses à Tirepiéd et à Brizé ; leurs menaces se dirigent sur Avranches, que beaucoup de gens effrayés désertent. Déjà ils y ont assassiné le directeur de la poste aux lettres. Ils cernent presque Granville, qui ne reçoit plus de subsistances ; et dont les colonnes mobiles ont en grande partie passé de leur côté.

On a vu Fotté lui-même, le 2, aux Loges Marchés, accompagné de 50 hommes, qui ont exercé les vexations ordinaires. Dans le département de l'Orne, à Tinchebray, ils

ont forcé les fermiers des acquéreurs de biens nationaux d'abandonner leur culture. A la Corneille, ils sont venus établir leurs postes presque dans les retranchemens de la colonne mobile. Ils font des réquisitions de grains et s'opposent à celles des républicains. Ils cernent presque Argentan, et forcent les agens de leur fournir des logemens. A Gacé, ils ont voulu fusiller le juge-de-peace, qui a fait des informations contre eux, mais il s'est réfugié à Argentan. Ils ont désarmé un gendarme de cette commune. L'arbre de la liberté de Monceaux a été arraché par eux. Ils y auroient mis à mort le commissaire et un autre républicain, s'ils n'eussent pris la fuite. A Regmalard, les royalistes ont même brûlé toutes les archives, excepté le registre de naissance ; et l'arbre de la liberté a été renversé. Ils vouloient désarmer les gendarmes, mais ils s'en sont abstenus, parce que ceux-ci ont promis de ne plus servir la république. Bourmont a établi à Châteauneuf, sur la rive droite de la Loire, un bureau de perception des fermages nationaux et de la dime des biens particuliers, et a publié une proclamation à ce sujet : la rive gauche de la Loire, sur laquelle se trouve le parti des Scepeaux, des d'Autichamp, n'est pas aussi vexée.

PARIS, 20 nivôse.

— Voilà la preuve du proverbe qui dit que *l'exactitude est l'esprit des sots*. La municipalité de.... a écrit aux consuls :

« Citoyens consuls, nous nous empressons de vous accuser réception de la nouvelle constitution de l'an 8. Nous vous promettons la même exactitude pour toutes celles qu'il vous plaira de nous envoyer à l'avenir. *Salut, fraternité, soumission, etc.* »

— Le journal officiel croit devoir nier l'anecdote de l'entrevue de d'Andigné avec Bonaparte. Il se plaint de ce que les journaux donnent lieu à de vaines conjectures et à de faux calculs en dénaturant les petites nouvelles, et voici celle qu'il substitue à l'entrevue. Bonaparte a simplement reçu une lettre d'un particulier nommé d'Andigné par laquelle celui-ci demandoit des nouvelles de son frère, chevalier de Malthe employé à l'armée d'Egypte.

— Un arrêté des consuls supprime la place de commissaire du gouvernement auprès du bureau central de la commune de Paris.

— Un autre arrêté autorise le ministre de l'intérieur à employer, pendant les mois de pluviôse et ventôse, trois mille ouvriers à des travaux publics. Une somme de 72000 f. est mise à sa disposition pour cet objet.

— On dit que l'armée de Suvarow hivernera en Bohême et que Vioménil succédera à Korsakow. Les émigrés suisses sont réunis à Kempten.

— Poulitier avoit nommé Fouché (de Nantes) à une ambassade. Il paroit que l'ambassadeur a refusé, car il n'est pas question de le déplacer de la police. La nouvelle est comme officielle.

— On trouve cette phrase dans le journal officiel de ce jour : « Toutes les religions ont eu des martyrs ; toutes ont eu à se reprocher d'avoir fait des fous et des fanatiques ». Seroit-ce donc par pitié qu'on accorderoit la liberté de culte aux catholiques qui ne veulent pas absolument s'enrôler parmi les théophilantropes ?

— On mande de Turin, le 28 frimaire, que le commandant en chef Mélas y est arrivé le 27 avec son quartier-général. On ignore encore si ce général restera à Turin, vu qu'il est incertain s'il y aura des quartiers d'hiver ; on attend de Vienne des ordres précis à ce sujet. Tout est du reste disposé pour la continuation de la campagne. Le fort

de Gavi est resserré de plus en plus par le corps sous les ordres du général Hohenzollern; Fenestrelle sera bloqué dans deux jours par le général Kaim. Le général de Klenau a dû se concentrer de nouveau dans la rivière du Levant. Un de ses détachemens, qui s'étoit avancé jusqu'à deux milles de Gènes, a été enveloppé par les français, et fait prisonnier. La reddition de Gènes n'est pas aussi prochaine qu'on l'avoit espéré, vu qu'il est tombé une grande quantité de neige dans les montagnes.

— Voici ce que l'on sait de plus récents sur le conclave: Le cardinal Albini étoit sur le point d'être élu pape, mardi, 26 frimaire; le cardinal Bellisomi, de Pavie, a eu constamment 20 voix; et le 18, il en eut 22; s'il en avoit obtenu deux de plus, il étoit pape. Le cardinal Gerdil a obtenu une fois 19 suffrages; depuis, il n'en a eu que 10. Le cardinal Valenti a eu avant-hier 19 voix. On présume que les suffrages se réuniront sur son éminence Bellisomi. Le conclave a demandé de nouveau des vivres pour se sept jours.

— Le duc de Wurtemberg ayant informé le conseil aulique de Vienne que les états de son duché s'opposoient vivement à la mise sur pied du quintuple et au paiement des mois romains, qu'ils continuoient de s'assembler, quoique la diète eût été dissoute, qu'enfin ils se permettoient d'empêcher sur les droits de souveraineté; en conséquence le tribunal suprême a rendu un décret très-sévère contre les états; S. A. S. est autorisée à demander de l'assistance au commandant-général de l'armée d'empire. Le conseil aulique a aussi requis le commandant en chef de donner les ordres nécessaires à ce sujet.

— Une lettre de Châlons-sur-Marne, porte que le jour de l'Épiphanie, la fureur des cloches s'est emparée d'une partie des habitans, et que la manie de cette musique a gagné jusqu'aux troupes qui se trouvent en garnison dans cette ville. Les autorités constituées, les juges de paix et les gendarmes n'ont pu faire cesser le vacarme. Faire du bruit est une mauvaise manière de servir les prêtres, car on les accusera, peut-être même de ce qu'ils seroient les premiers à vouloir empêcher.

— Le portique républicain a tenu le 16 nivôse sa 6e. séance publique. Le cit. Courmand, le premier prêtre qui se soit marié, a été nommé président; Méhée (de la commune), vice-président; Siméon et Sauvigny sont secrétaires. Le fameux Léquinio, trop connu dans la Vendée et la Charente-Inférieure, Cubières, collègue d'Hébert, Siméon et Sauvigny ont ouvert leur porte-feuille, et les frères sont encore dans l'extase.

— Il est passé hier par Ratisbonne, le 7 nivôse, un courrier turc nommé Janko, venant de Vienne. On s'épuise en conjectures à ce sujet. Un courrier autrichien est également passé hier par cette ville.

— Les *Hommes Libres* prétendent que l'*Ange Gabriel* se faufila avec eux chez leurs amis de Paris; rien n'est plus invraisemblable: qu'iroit-il faire en telle compagnie? Nous n'avons pas besoin de nier une pareille supposition. Si quelqu'un de leurs abonnés ont reçu notre feuille, ce présent ne vient point de nous assurément; les *Hommes Libres* n'ont pas plus de raison d'attribuer cette générosité à la bienveillance de quelqu'employé de la poste, parce que nous ne nous servons d'aucun d'eux pour la distribution de notre journal en cette commune.

V A R I E T É S.

Si l'on peut regarder la philosophie comme le berceau de la révolution, on peut dire aussi que la révolution a été le tombeau de la philosophie et des philosophes. Leurs

brillantes chimères se sont évanouies, du moment qu'on a voulu les réaliser; leurs principes, si sublimes dans la théorie, n'ont paru dans la pratique que des rêves désastreux. Un système uniquement fondé sur la destruction, après avoir tout renversé, devoit naturellement se détruire lui-même, comme un incendie qui s'éteint quand il ne trouve plus rien à dévorer. Toujours triomphans tant qu'ils ont eu des ennemis à combattre, les philosophes ont trouvé la mort au sein de la victoire, et sont restés ensevelis sous les ruines de l'autel et du trône qu'ils avoient abattus, plus heureux sous l'empire de leurs rivaux que sous leur propre règne.

Et quel sort en effet fut jamais plus brillant que celui des philosophes dans les derniers tems de la monarchie? Oracles de la nation, arbitres du goût, dispensateurs de la renommée, directeurs de l'esprit public, précepteurs du genre humain, avec une douzaine de mots, ils auroient subjugué le monde; un vain jargon sentimental leur tenoit lieu des qualités du cœur; leur audace à fronder toutes les institutions anciennes, étoit pour eux un titre incontestable de talens et de génie; caressés des grands chez lesquels ils avoient usurpé le privilège de l'impertinence, respectés du peuple dont ils avoient l'air de défendre les droits, protégés des femmes dont ils amusoient l'imagination et flattoient la vanité, ils consoloient les vieilles duchesses de la perte de leurs appas, en leur distribuant des brevets de bel esprit, et faisoient autant de Minerves de ces Venus surannées. Ah! le bon tems que le despotisme pour ces apôtres de la liberté; dans la haute région où ils s'étoient lancés, quelle multitude de sots! quelle abondante moisson de dupes! quels bons diners dont ils faisoient les délices! quelles sociétés charmantes où ils donnoient le ton! que de jouissances pour l'amour-propre! que de pensions! que de places! Il n'y a personne qui, à la vue d'un de ces chanoines littéraires, d'un de ces académiciens courus et fêtés, ne fut tenté de s'écrier: le pauvre homme!

Cet heureux tems n'est plus; le ciel impitoyable a permis, pour leur supplice, qu'on les prit au mot; il a inspiré à leurs disciples le dessein de pratiquer leur doctrine. On ne pouvoit leur jouer un tour plus sanglant. Tandis qu'ils vivoient délicieusement à Paris, à l'abri des abus et des préjugés qu'ils combattoient avec tant d'éloquence, et qui étoient leur plus clair revenu, des jeunes gens sans expérience, d'un caractère ardent et sombre, des avocats sans cause, des banqueroutiers, des chevaliers d'industrie, des esprits faux et mélancoliques, prenoient au pied de la lettre tous les romans des philosophes, et croyoient aussi fermement à leurs visions, que Don Quichotte aux chimères de la chevalerie; les voilà qui, comme le héros de la Manche, entreprennent de réaliser les fantômes de leurs livres; dans leur aveugle enthousiasme, ils voyent des abus et des préjugés par-tout, comme Don Quichotte voyoit par-tout des géans et des enchanteurs; ils attaquent à tort et à travers des moulins à vent, des moutons, des prêtres, des cochons, des marionnettes; ils détruisent la monarchie pour la réformer, comme les filles de Pélus égorgerent leur vieux père pour le rajeunir. Que faisoient cependant nos philosophes dans cette bagarre? consternés des horribles conséquences de leur doctrine, les plus impies faisoient involontairement des signes de croix; les châteaux où on leur donnoit de si agréables fêtes, étoient en proie aux flammes; les maisons où ils avoient coutume de diner étoient désertes; au lieu des boudoirs où les femmes se faisoient à leur douce faconde, il ne trouvoient plus que des corps de garde où il falloit aller faire son service, le fusil sur l'épaule; et ce

qui les affligeoit plus que tout le reste, il n'étoit plus question d'eux : des philosophes beaucoup plus énergiques les avoient fait oublier, et le moindre avocat dans son district paroissoit plus éloquent que toute l'académie française. Quelques-uns cependant furent assez fous pour se jeter dans le tourbillon, se flattant sans doute de diriger et de régulariser l'impulsion qu'ils avoient donnée. Insensés ! qui ne savoient pas qu'on ne peut impunément démuseler des tigres. Ils furent bientôt entraînés par le torrent : ils ne trouvoient pas là ces grands seigneurs, si polis, si doux, si crédules ; ces douairières de la philosophie, si affectueuses, si complaisantes, si dociles ; mais de fiers bandits, des jacobins déterminés avec leurs moustaches, leurs bonnets rouges et leurs grands sabres, intraitables sur les principes, impitoyables sur les conséquences, vrais cosaques de la philosophie, qui faisoient trembler, d'un coup-d'œil, le timide Bailly, et le doux Condorcet. O infortuné *Malesherbes* ! quand tu appuyois, de tout ton crédit, ces dangereux novateurs, lorsque tu favorisois la circulation de leurs pernicieux écrits, tu croyois rendre hommage à la liberté ; et tu ne savois pas que tu préparois ton propre supplice.

Aujourd'hui toutes les calamités qui ont accablé la France, les horreurs de la guerre et de la famine, l'embrâsement des discordes civiles, les proscriptions, les massacres, la banqueroute, la misère publique, tous ces fléaux se lient naturellement à l'idée de cette philosophie meurtrière et destructive. C'est la philosophie qu'on accuse de ces profanations et de ces sacrilèges, qui ont fait frémir ceux même qui jusqu'alors avoient été assez indifférens sur la religion ; c'est la philosophie qu'on rend responsable de cet affreux débordement des passions et des vices, de la perte de l'éducation, de la corruption de la jeunesse et du scandale des mœurs publiques. Une fatale expérience nous a convaincus que la religion est un frein nécessaire ; que la licence conduit à l'esclavage. Nous reconnaissons que sacrifier les avantages dont on jouit pour courir après une perfection chimérique, c'est la plus funeste de toutes les folies. Tout l'édifice philosophique s'éroule ainsi par le fait, et on ne regarde plus aujourd'hui un philosophe que comme un sophiste ambitieux et intrigant, prêt à sacrifier à la gloriole d'une sentence le repos de l'univers. En détruisant la religion et la monarchie, le philosophe a détruit tous ses moyens de fortune et de gloire. Il ne peut plus paroître étonnant et hardi ; les tristes réalités qui nous environnent ont dissipé pour long-tems les prestiges des déclamations philosophiques. Il faut donc qu'il renonce à la célébrité, à la gloire du génie, à la faveur des grands et des riches : les fournisseurs, les intendans des charrois, les monopoleurs, font très-peu de cas de la philosophie. L'obscurité et la médiocrité, voilà désormais le partage de ces héros de la raison humaine ; c'est l'objet des droits du sage. Après avoir tant parlé de philosophie dans l'ancien régime, ils vont être forcés de la mettre en pratique ; la révolution leur aura rendu un grand service, si de mauvais raisonneurs qu'ils étoient, elle peut en faire des hommes raisonnables.

ARMÉE D'ITALIE.

Championnet, général en chef, à l'armée d'Italie. Au quartier-général à Nice, le 5 nivôse an 8 de la république une et indivisible.

Camarades, je m'empresse de vous adresser la constitution nouvelle, présentée à l'acceptation du peuple, par les

(4)

deux commissions législatives et le consulat provisoire.

Elle réunit, à l'avantage de terminer les crises de la révolution, celui d'en conserver les principes sans aucune altération.

Elle a pour base la liberté et l'égalité ; mais elles sont garanties par des formes moins variables, et supérieures aux efforts des factions.

Elle rend à la loi l'empire qu'elle avoit perdu par la mobilité de la législation, et ressuscite le crédit sur les bases de la confiance, par des institutions qui rendent impossible le retour des changemens.

L'expérience du passé a révélé les principes qui en sont la base, et la confiance générale a désigné les magistrats qui en sont les organes et l'appui.

Le gouvernement est nommé par la loi, pour qu'il ne soit plus maîtrisé que par elle, et pour qu'il soit plus fort contre la turbulence des partis.

La corruption trouve un terme dans un ordre de choses où nul ne peut s'élever que sur le cachet de l'estime publique, et par les suffrages d'une magistrature placée dans un rang supérieur à toutes les tentations de la fortune et à toutes les faveurs de l'ambition.

La constitution nouvelle réalisera les promesses des 18 et 19 brumaire : la paix au-dedans par l'empire de la loi, et la paix au-dehors par la victoire.

Camarades ! vous en avez déjà le présage par les bienfaits que la constitution assure aux défenseurs de la patrie, et par les adoucissens que le consulat provisoire a déjà portés à vos longues souffrances.

Ceux qu'il vous destine seront plus proportionnés à vos besoins. Ils vous préparent à la victoire.

Signé CHAMPIONNET.

TRIBUNAT.

Séance du 19 nivôse.

On est prévenu qu'aujourd'hui le corps législatif vaudra bien entendre les tribuns sur les projets de loi relatifs aux communications des autorités respectives ; mais se feroient-elles sans cérémonial ? non ; les tribuns seront accompagné de messagers d'état et d'huissiers. On se remet en conférences secrètes.

CORPS LÉGISLATIF.

Séance du 19 nivôse.

Les orateurs du tribunal sont introduits. Mathieu porte la parole sur la proposition de loi qui règle les communications des premières autorités ; il résume les diverses objections faites dans les débats au tribunal, et termine par présenter l'adhésion de tribunal. Fourcroy, conseiller d'état, développe les raisons qui ont servi de bases au gouvernement. Thiessé donne de nouveaux développemens, en désirant que le gouvernement se fut expliqué plus clairement sur les réclamations qui se sont faites, et qu'il eut déclaré ses intentions relativement à leurs différens objets. Après de nouveaux débats entre les orateurs du gouvernement et ceux du tribunal, on procède à l'appel nominal ; et le corps législatif déclare qu'il décrète le projet de loi qui lui est soumis.

Spectacles du 21 nivôse.

THEATRE DE LA REPUBLIQUE ET DES ARTS. Relâche.

THEATRE FRANÇAIS DE LA REPUBLIQUE. L'Abbé de l'Épée.

FEYDEAU. Misantropie et Repentir.

OPERA-COMIQUE. Don Carlos, opéra.

MONTANSIER-VARIETES.

JEUNES-ARTISTES. La Ruse d'Amour ; le mariage de Jocrisse ; la prem. représ. de l'Égyptien à Paris, et le ballet de la Guinguette.